**Interview de Thomas Quillardet au sujet de la création de *Où les cœurs s’éprennent*, création au Théâtre Scène Nationale de Saint-Nazaire, 08 et 09 novembre 2016**

**D’où t’es venue l’idée de travailler sur les scénarios de Rohmer ?**

J’apprécie le cinéma de Rohmer, mais il ne m’a pas accompagné. Ce n’est que pour les besoins de ce projet que j’ai vu ou revu quasiment tous ses films.

Je suis venu à ses scénarios car je cherchais depuis longtemps un texte parlant de la nature fluctuante du désir qui s’en va et qui revient, et des différentes modalités de l’amour, mais sans déconstruction de la langue. Pendant longtemps, je n’ai trouvé que des textes qui traitaient le sujet de façon formelle. J’en étais venu à me dire qu’il fallait soit que j’écrive, soit que je crée à partir d’improvisations. Mais il y a trois ans, en voyant *Le rayon vert*, j’ai compris que c’est ce que je cherchais. Durant tout l’été 2014, j’ai visionné les films et lu les scénarios. Je me suis aperçu que ces derniers sont écrits comme des pièces de théâtre. J’ai retenu *Le Rayon vert* et *Les nuits de la pleine lune*, qui mettent en scène deux femmes. Les deux textes tournent en miroir autour de la question de la solitude : l’une cherche à être seule, l’autre ne veut plus être seule. Que faisons-nous de notre solitude ? Est-ce que nous la recherchons, ou est-ce que nous la repoussons ? Pourquoi sommes-nous attirés ou pas par quelqu’un ? La part mystique des textes m’intéresse également: est-ce que Delphine rencontre Jacques par hasard ou par nécessité ? Sont-ils destinés à se rencontrer ?

Rohmer est un moraliste, qui regarde les gens vivre. Il ne juge pas des personnages, il les laisse faire. Il met en suspens la morale pour faire l’anatomie de l’âme. Ses « Contes et proverbes » commencent toujours par un proverbe. Il y a du suspens chez Rohmer. C’est un Hitchcock de l’âme.

**Comment as-tu abordé le projet avec les acteurs ?**

J’ai proposé cette création à huit comédiens avec lesquels je voulais travailler. J’en connaissais déjà certains, et je les ai tous vu jouer. Je les ai choisis car leur travail d’acteur m’intéressait.

Parce que je ne voulais pas qu’on se place dans le phrasé des films de Rohmer, j’ai demandé aux acteurs de ne pas voir les films. Je voulais qu’ils soient confrontés directement à son écriture, et ne s’appuient que sur l’ossature des textes.

Avec Marie Rémond, qui est aussi comédienne, nous travaillons à adapter *Le rayon vert*, qui est un texte plus fragmenté que *Les nuits de la pleine lune*. Nous avons discuté de nos aventures, échangé des anecdotes.

En travaillant, nous rencontrons parfois dans les scénarios des zones d’ombre, qui se résoudraient en regardant les films, mais nous nous y refusons.

**Quelles sont les étapes de la création ?**

En septembre 2014, j’ai réuni les comédiens et nous avons fait un laboratoire de 10 jours, à la Piscine, à Anthony, pour essayer. On s’est aperçu tout de suite que la langue de Rohmer fonctionne merveilleusement au théâtre. En avril 2015, nous avons fait une maquette, c’est-à-dire une courte présentation du travail en cours (30 mns) à Paris, à l’Atelier du plateau, qui nous a également permis de rechercher des producteurs pour le spectacle. Puis en janvier 2016, l’équipe a été accueillie au théâtre de Saint-Nazaire pour un temps de répétition plus long.

Nous reprendrons les répétitions le 29 septembre à Paris d’abord, puis à Saint-Nazaire, jusqu’à la création le 08 novembre.

En cours de création, je filme régulièrement pour garder une mémoire. Les options ne seront figées que le jour de la première, ou quelques jours après.

**Qu’apporte le jeu de plateau à l’écriture de Rohmer ?**

Les scénarios de Rohmer proposent des situations sensuelles, avec des corps très engagés. Mais sa façon de filmer reste beaucoup dans les mots et on lui reproche souvent d’être affecté. Le théâtre apporte la présence des comédiens sur le plateau. C’est ce qui est à la fois sublime au théâtre et difficile à reproduire chaque soir, car contrairement au cinéma, le théâtre est un art de la répétition. Mais la présence, c’est concret, c’est parler à l’autre droit dans les yeux, c’est l’entendre vraiment, c’est penser à ce qu’on dit. Jouer Rohmer sur un plateau permet de faire réentendre le concret de sa langue sans son côté ampoulé, on reprend conscience que c’est un véritable auteur.

**Pour les amateurs de Rohmer, l’adapter au théâtre peut sembler complexe. Avez-vous rencontré des difficultés ?**

Son écriture est d’emblée théâtrale, mais il y a quand même des éléments qui ne marchent pas pour le théâtre et que nous avons dû adapter, par exemple ses scènes sont trop courtes. Il a fallu réinjecter de la théâtralité parfois, tout en restant dans les pas de Rohmer, et pour cela nous nous sommes appuyés sur des improvisations à partir des textes. Par exemple, pour le personnage de Delphine, nous sommes partis de la vie de l’actrice - Marie Raymond -, afin qu’elle puisse habiter son personnage. Tout doit venir du plateau, des acteurs. Pour ce projet, chacune des deux actrices est le cœur d’une pièce.

Je n’ai pas de méthode, pas de principes. Seulement, je ne supporte pas ce qui est faux, surthéâtralisé. Je cherche au contraire un phrasé juste, qui touche les gens. En tant que spectateur, j’ai envie de voir de la vie sur un plateau de théâtre. Je bannis le formel, c’est un tournant que je prends aujourd’hui car je sais un peu plus ce qui m’intéresse et ce qui ne m’intéresse pas.

**Peux-tu nous dire quelques mots du spectacle ?**

Ce sera un spectacle plutôt intimiste, mieux adapté pour de petites salles. Sur les grands plateaux, il sera sans doute nécessaire de sonoriser les acteurs.

Il sera intemporel, mais fera quelques références aux années 80, du fait des situations imposées par les scénarios. Par exemple, le téléphone fixe crée des situations qu’on ne peut plus vivre maintenant. Aujourd’hui, on n’attend plus comme le fait Delphine, un coup de fil chez soi.

**Y a-t-il des moments où le spectacle s’émancipe des scénarios de Rohmer ?**

J’ai voulu remettre une couche de fiction en introduisant quelques moments surréalistes, par exemple, un moment où il ne pleut que sur Delphine. Décrocher hors-réalité, glisser vers l’imaginaire, c’est encore une forme de rapport à la vie, comme lorsqu’on on parle à quelqu’un et qu’on pense à autre chose. On est toujours plus ou moins ailleurs que là où on est, on a toujours envie d’autre chose, d’un monde où l’imaginaire se réalise. Ça crée une distance. Au théâtre, on crée la poésie avec des éléments concrets, je pense que c’est la force du théâtre par-rapport au cinéma. L’imaginaire, c’est une usine à pensées, à images. L’inconscient, c’est une production de délire. Le poétique, ç’est du délire.

**Pourquoi avoir retenu ce titre « Où les cœurs s’éprennent ? »**

J’ai choisi de ne pas utiliser les titres de Rohmer pour pouvoir nous réapproprier les scénarios. « Où les cœurs s’éprennent », c’est un vers de Rimbaud. J’aime Rimbaud. Dans ce vers, ce « Où » me semble désigner l’endroit où les cœurs s’éprennent et palpitent, c’est-à-dire le désir. Il désigne aussi le plateau sur lequel les acteurs vont faire vivre les textes.

**Penses-tu déjà à un autre projet  après « Où les cœurs s’éprennent » ?**

Oui, j’envisage de mettre en scène une pièce déjà écrite, de l’auteur Tiago Rodriguez, que j’ai traduit du portugais. Tiago dirige le théâtre national de Lisbonne.

J’aime beaucoup ce travail de la traduction. C’est un travail solitaire, qui complète le travail de metteur en scène, qui se fait essentiellement en équipe. La traduction m’aide beaucoup pour la langue, car cela me pousse vers l’écriture. C’est un travail qui ne recule jamais. Cette solidité me fait du bien.

Je me demande toujours inconsciemment « Qu’est-ce que je peux faire de différent ? ». J’aime aller vers l’inconnu, pour me réinventer.

Interview réalisée par Catherine Drouet